

RISK

Documentaire de création

Un film de Sharon Tulloch



SYNOPSIS

- 1 -

INTRODUCTION

RISK ne se construit pas comme un film sur Abdallah, mais comme une traversée portée par le regard et la voix de Sharon.

Huit ans après leur rencontre à Marseille, le film explore la trace laissée par cet événement dans les corps, les lieux et la mémoire.

La voix off constitue la colonne vertébrale du récit. Elle circule entre présent et mémoire, entre les déplacements dans la ville et ce qui continue de résonner de cette journée du 2 août 2017.

À travers les attentes dans la gare Saint-Charles, les marches dans Marseille, les déplacements partagés avec Abdallah ou encore certains gestes de soin, le film inscrit physiquement ce que cette rencontre a produit — et continue de produire — dans le regard, le corps, et le rapport à la ville de son auteure.

- 2 -

SYNOPSIS

« Les premiers mots qu'Abdallah m'adresse sont en anglais. Une langue qui n'est ni la sienne, ni la mienne, mais héritée d'une même histoire coloniale. Nous sommes deux étrangers. Reliés pourtant par des trajectoires qui prennent racine en Afrique de l'Ouest, entre territoire et diaspora. Ce film naît de cette rencontre — et de la parole qu'elle fera émerger avec le temps. »

Huit ans sont passés depuis cette journée d'août 2017.

À Marseille, Sharon retourne à la gare Saint-Charles. Avant même les retrouvailles avec Abdallah, quelque chose a déjà commencé. Elle n'arrive pas à expliquer, mais c'est vital, comme un cœur battant. Elle erre dans la gare, elle filme les pas des voyageurs en mouvement ou immobiles. Elle sort sur le parvis en marbre taché par la saleté de la ville, comme si c'était une deuxième peau.

Elle s'assoit sur une marche au soleil. Elle appelle Abdallah. Leur conversation téléphonique devient un premier retour vers cette journée passée ensemble huit ans plus tôt. Sharon enregistre l'échange, tant bien que mal. La voix d'Abdallah fait ressurgir certains souvenirs, mais leurs récits ne coïncident pas toujours. Certains souvenirs reviennent différemment, d'autres semblent avoir disparu avec le temps. Elle est excitée. Elle reste, elle regarde la descente vers la ville, le boulevard d'Athènes.

Le Jour J arrive. Abdallah et Sharon se retrouvent. C'est la deuxième fois depuis le 2 août 2017. L'émotion est toujours aussi palpable. La promesse offerte il y a huit ans n'en est plus une, elle devient réalité : revenir là où tout a commencé. Ensemble, ils repartent sur les lieux traversés autrefois : le boulevard Longchamp, les rues du centre-ville, la maison de Sharon, aujourd'hui encore sous un arrêté de péril, les lieux d'attente et les endroits plus intimes qui ont marqué cette journée de 2017.

À l'époque, Abdallah venait d'arriver en France après un long parcours migratoire. Mineur isolé gambien, il cherche à rejoindre Paris. Un contact lui avait donné un rendez-vous à Marseille, mais il ne s'est jamais manifesté. Sharon l'accompagne alors à travers la ville pendant plusieurs heures. Ils marchent, parlent, ils sont dans une bulle à eux, où seulement quelques-uns seront invités.

Au fil de cette nouvelle traversée, les souvenirs reviennent de manière fragmentée. Certains moments restent très présents, d'autres deviennent flous ou contradictoires. Le film circule entre présent et passé, entre les traces laissées par cette rencontre et ce que le temps a transformé.

À travers les déplacements dans Marseille, les conversations, les silences et les gestes du quotidien, **RISK** suit la manière dont deux personnes tentent de revisiter une histoire qu'elles n'ont jamais totalement quittée, car elle s'est inscrite dans leurs corps.

Assise sur les marches de la gare Saint-Charles, Sharon attend. Peu à peu, l'image d'Abdallah arrivant à Marseille huit ans plus tôt vient se superposer au présent.

RISK existe déjà depuis longtemps. Comme une manière de nommer, après coup, une traversée commencée en 2016, l'année où Abdallah quitte la Gambie.

Une cartographie sensible

*« Quand le courage me manque — je retourne à ce mercredi 2 août 2017 — ce jour-là, une rencontre m'a marquée à jamais — ce jour-là, j'étais au bon endroit au bon moment — ce jour-là, Abdallah un jeune gambien a croisé mon chemin — il veut que je l'appelle **RISK** »*

Il fait chaud, très chaud. Abdallah descend le **boulevard d'Athènes**, mais lui ne le sait pas. Il a rendez-vous avec quelqu'un. Il doit tuer le temps. Il marche. Il découvre. Il sent. Il voit. En somme, il erre. Les bruits du trafic sont omniprésents, comme une symphonie moderne dont on a du mal à s'extirper.

En descendant le **boulevard d'Athènes** puis les **allées Gambetta**, il s'arrête devant le *Monument aux Mobiles (1870-1871)*. Ces corps figés dans la pierre, dressés au milieu de la ville, font écho à d'autres corps laissés à l'abandon : ceux des sans-abris rougissant au soleil avec leurs canettes de 8.6. Autour, les passants poursuivent leur trajectoire sans ralentir. Lui marche encore, presque invisible parmi eux. Il regarde. Puis il repart. Des pigeons s'engouffrent dans l'espace.

« Il était une fois une jeune femme anglophone et d'ascendance afro-jamaïcaine qui débarquait à Marseille. Elle s'appelle Sharon. Elle ne comprenait rien de cette ville où la mer semble caresser le centre-ville, perceptible depuis l'église Saint-Vincent-de-Paul, en haut de la Canebière : cette rue déchue de sa gloire d'antan, où se croisent commerces exotiques, affaires bon marché et restauration sur le pouce. »

Le **boulevard Longchamp** se dessine devant lui, comme un axe droit, long, sans fin. Il doit contacter un homme avec lequel il a rendez-vous. Comment faire sans téléphone ? Comment faire quand on ne parle pas la langue ? Quelques mots d'anglais ouvrent un espace de confiance fragile. Il ose demander à une passante qui a l'air gentille — dira-t-il plus tard : *« Hello, can I use your phone ? »* C'est le moment de la rencontre. Il veut qu'elle l'appelle **RISK**.

Le restaurant **Le Palais Longchamp** est le lieu de leur première conversation. Abdallah se souvient de ce jour-là, même du plat qu'il avait commandé, et du fait qu'il n'avait pas réussi à terminer son repas. Sharon se souvient avoir demandé un doggy bag — hors de question de jeter la nourriture. Ce jour-là, elle l'emmène au restaurant parce qu'il faut le nourrir. L'inviter chez elle lui semble alors trop dangereux. Plus tard, elle change d'avis. Est-ce les photos qu'il veut lui offrir — ses prouesses de footballeur sur le terrain d'un centre d'accueil pour migrants ? Elle est émue. Elle est mère. Elle l'invite chez elle.

« Il avait seulement 15-16 ans quand il s'est enfui — il a survécu comme il a pu durant plus d'un an — il s'est caché — il a pris des risques — il s'est caché — il a vu des horreurs — il a perdu des amis — il a pris des risques — il a été maltraité — il s'est caché — il a failli mourir — il a vu des horreurs — il a failli mourir — il a pris des risques. »

19 rue Clovis-Hugues, à la **Belle de Mai**, chez Sharon.

Depuis le 6 mars 2019, l'immeuble de Sharon est placé en arrêté de péril imminent. Soutenu par des poutres métalliques, comme des bras maintenant un corps défaillant, il est depuis inhabité, vandalisé et désormais fermé. Les effondrements de la rue d'Aubagne ont laissé leur empreinte jusque dans ce refuge précaire.

En 2025, devant le **19 rue Clovis-Hugues**, qui fut pour lui un refuge, Abdallah parle avec émotion. C'est ici qu'il a pu prendre une douche, changer des chaussettes dont l'odeur avait donné la nausée à Sharon, converser avec ses amis restés en Italie, se promener en slip comme s'il était chez lui. Mais dans quoi Sharon s'est-elle engagée ? L'homme avec lequel Abdallah avait rendez-vous ne viendra pas. Il faut trouver une solution. Il ne peut pas vivre chez elle. Ses amies lui disent qu'elle joue avec le feu. Ils repartent vers la **gare Saint-Charles**.

Ils remontent le **boulevard Voltaire**, passent sous des arcades souillées d'urine. Des voitures aux pare-brises fracturés leur sourient avec leurs dents de verre aux bords tranchants. Les éclats parsèment le trottoir. Ils parlent. Il existe sans doute une solution.

De nouveau à la **gare Saint-Charles**, l'endroit grouille de passagers. Ils slaloment entre les valises, les corps et les poussettes. La gare est une porte vers une autre vie. Sous les sprinklers soufflant des nuages d'humidité, les présentations se font rapidement. Zita, la fille de Sharon, en transit à Marseille, leur dit qu'elle peut offrir à Abdallah un billet de train pour rejoindre sa nièce. Le précieux billet est acheté. Les sourires de gratitude se mêlent au soulagement. Tout semble irréel.

Joyeux, ils repartent dans l'autre sens. La descente se fait rapidement, ils ne peuvent pas gaspiller le temps. La course contre la montre continue. Le départ du train est en début de soirée, il y a tant à faire. À l'intérieur du **19 rue Clovis-Hugues** l'ambiance déborde d'émotion. Un coup de fil passé à la nièce de Abdallah est confus, mais elle comprend : il n'est pas seul. Ils préparent un sac avec le fameux doggy bag. La casquette noire NYC de Sharon devient celle d'Abdallah. Un souvenir. Un keepsake. Un objet portant désormais la trace de ce moment. Que peut-il offrir en retour ? Ses photos d'Italie. L'émotion monte. Ils se prennent dans les bras. Sera-t-il sauvé ? Tic toc, tic toc...

Bras dessus bras dessous, ils repartent sous le tunnel de **Bénédict Jobin**, ce ventre sombre et sinueux reliant le quartier de la **Belle de Mai** à **Longchamp**, une frontière, un seuil. Les habitants le surnomment le « *tunnel de l'angoisse* » — les corps des passants se plaquent contre ses parois — les trottoirs étroits les transforment en funambules — les voitures le traversent dans la pénombre, roulant vers la lumière. Abdallah a envie de rester, mais il sait que c'est impossible.

Ils se retrouvent à l'arrêt de **tram Longchamp**. Le soleil tape encore, même à cette heure-là. Ils prennent des selfies. Il faut une trace. Une preuve de ce qu'ils viennent de vivre. Ils s'assoient en attendant le tram, direction la **gare de la Blancarde**. Dans ses projets, Abdallah aimerait être coiffeur et propose à Sharon de lui couper les cheveux un jour. elle est émue. Leurs confiances mutuelles ont été mises à l'épreuve. Chacun a déposé sa confiance au pied de l'autre comme une offrande au pied d'un monument. Fragile. Éphémère. Pourtant essentielle.

En 2025, dans le salon de Déborah, le temps semble ralentir.

Face caméra, Abdallah raconte enfin sa traversée depuis la **Gambie**.

Jusqu'ici, Sharon ne connaissait presque rien de ce voyage. Le récit était resté enfoui, trop violent, trop douloureux, trop abrupt pour être raconté. Il évoque les frontières traversées, la peur, les violences, les disparitions, les moments où il a failli mourir.

Puis viennent les morts — ceux qu'il a vus disparaître.

Sharon pleure. Les silences deviennent plus lourds que les mots.

Puis Abdallah coupe les cheveux de Sharon.

Sept ans plus tôt, il voulait déjà lui couper les cheveux. Elle avait refusé.

Cette fois-ci, Sharon annule son rendez-vous chez le coiffeur. Elle veut que ce soit lui.

Les mèches grises tombent au sol en petites montagnes.

Huit ans plus tôt, le départ approche.

La **gare de la Blancarde**, presque inconnue de Sharon après plus de trente ans passés à Marseille, lui apparaît comme une oasis, une vision discrète au milieu de la ville. Son sol blanc brille sous une lumière douce, encore chargée de chaleur. À côté se trouve le **Carrefour City** du haut du boulevard Chave. Un sas. Sharon entre dans le magasin. Sous les néons de cet endroit si banal, elle a presque envie de crier ce qu'elle est en train de vivre. C'est trop fort. Elle se sent seule, responsable de Abdallah, comme si désormais quelque chose reposait entièrement sur elle.

Elle achète des nuts, des brioches, des boissons, des fruits. C'est un train de nuit. Il faut qu'il mange. Il n'a presque rien dans le ventre.

Tous les deux s'approchent de la barrière. Sharon aperçoit un contrôleur. Il a l'air gentil. Elle lui demande de veiller sur le passage d'Abdallah jusqu'à la **gare de Lyon, Paris**. Il lui dit oui. Abdallah et Sharon se prennent dans les bras. Sharon le regarde monter dans le train. Son cœur bat à cent à l'heure. Arrivera-t-il sain et sauf à destination ? S'ensuit l'attente, presque irréelle, insoutenable.

La nuit est agitée. A-t-elle seulement dormi ? Sharon n'en sait rien. Elle ne peut pas l'appeler. Il n'a pas de téléphone. Respirer. Il n'y a rien d'autre à faire.

Puis l'appel arrive enfin. Il est arrivé. Il est sauf. Sharon pleure.

*« Il parlait anglais ma langue maternelle — celle qui se perd depuis que je suis french
je n'ai pas répondu tout de suite — j'ai regardé autour de moi je l'ai ignoré — j'ai voulu rendre
cet autre invisible — j'ai écouté cette ville somnolante — je me suis écartée — j'ai voulu
rendre cet autre sans voix — je ne me suis pas arrêtée — pas très glorieuse n'est-ce pas ?
I know — ma honte m'a forcée à faire marche arrière. »*

- 3 -

CONTACT

Sharon Tulloch
Auteure – réalisatrice
contact@sharontullochdesign.com
+33 6 62 05 68 91

sharontullochdesign.com
déraciné.com